

XYZ. La revue de la nouvelle

Brèves d'eaux troubles

Maurice Cadet



Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadet, M. (2012). Brèves d'eaux troubles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 47–50.

Brèves d'eaux troubles

Maurice Cadet

AVEC LE TEMPS, de légères fissures apparurent dans notre couple. Je ne supportais plus les sautes d'humeur de Suzon. Ni ses accès de tristesse après nos ébats amoureux. Petit à petit, notre douceur de vivre à deux se dégrada. Pour moi, le temps passé dans l'appartement devenait insipide et moche. J'étouffais. Bien sûr, à l'extérieur, nous avions encore l'air de deux amoureux. Main dans la main, nous nous promenions l'après-midi. Et malgré la tiédeur de nos passions, la vie paraissait encore possible entre nous. Pourquoi alors ce malaise qui gangrenait nos faits et gestes ? Peut-être, l'usure du quotidien. À notre insu, le charme s'était rompu dans notre vie de couple. Déconfiture de nos beaux projets. Effondrement de nos rêves communs. Notre relation amoureuse voguait à la dérive, jour après jour, tiraillée de tous bords. J'en avais bien conscience. Même la fièvre des sens n'arrivait pas à nous sortir de cette lassitude. Je supportais mal l'ambiance doucereuse des sentiments mitigés. Ces zones floues oscillant entre l'amour et le désamour. Les fugaces accalmies étaient des nœuds qui se reformaient sitôt déliés. Malgré tout, des liens très forts m'attachaient encore à Suzon.

Mi-octobre. Pendant l'absence de Suzon, retenue auprès de son père malade. Totalement libre, je jouissais des menus plaisirs de vivre sans attaches. J'errais à ma guise. Et cette liberté était comme une bouffée d'air en provenance du grand large. Je vivais la frénésie de l'automne et ses multiples teintes titillaient mes sens. J'arpentais la plénitude de la saison, les appétences à fleur de peau. La tête mouchetée de taches solaires. J'adorais ces après-midi baignés dans une totale insouciance. Et ces heures passées à rêvasser. À effilocher des nuages pour faire durer l'enchantement. Béatitude d'un imaginaire débridé qui se traduit par une subite rage de pâtisseries. Je m'empiffrais de confiseries pralinées. Je

devenais fou des exubérances de l'oisiveté. Fou des soubresauts de l'imaginaire. Totalement fou de liberté.

Mon copain Hugo fut le premier à remarquer certains changements dans mon comportement. Sourires plus faciles, humeur au beau fixe. Et cette belle sérénité face aux aléas de la vie ordinaire. Sans ambages, je voulus partager avec mes amis l'euphorie de mes nouvelles manières d'être. Vivre sans l'œil inquisiteur d'une femme-mère. Déguster, à satiété, le miel des baklavas ou le sucre fin des cornes de gazelle. Lécher une glace au chocolat. Manger en toute prodigalité, sans calories à compter ni diète à surveiller. Ça ne me gênait pas d'en parler aux collègues de bureau. Ils riaient de bon cœur. Au travail... C'est là que tout a commencé.

Bénédicte. Elle venait des Prairies canadiennes. Sympathique, dès la première journée. Bien vite, ce fut entre nous une passion dévorante mais variable. Avec elle, mon existence accéda à une autre dimension. De sulfureuses instances entrecoupées de dépit et d'abandon. L'impromptu des libidineuses répulsions et des liens trop tissés de dominantes attractions. Ainsi nous vécûmes deux torrides années dans l'aléatoire des relations clandestines. L'amour dans toutes ses verdeurs. Les bombes libertines à longueur de calendrier. La simple odeur de sa chair réveillait dans mon corps des chaleurs et des frissons insoupçonnés. Une libido désarticulée et une lubricité sans bornes. La pulpe des juteuses grappes de l'adret. Crescendo de volupté et de déraison. Certes, au grand jour, une bonne distance était de mise entre nous deux. Il ne fallait pas outrepasser les convenances des relations de bureau. Bénédicte, un béguin ? Oh non ! Plus qu'une relation passagère. Une délicieuse variante d'amour clandestin. Cette volupté qui fait qu'un homme tombe amoureux fou de deux personnes en même temps. Ou qu'une femme possessive accepte un amant à temps partiel. Avec des allers et retours tumultueux dans les relations sentimentales. Des états d'âme refoulés, à la dérobee, par les contraintes des vies parallèles. Pentes douces et montées scabreuses.

Très proche de la nature, Bénédicte m'initia aux bienfaits de l'hiver en forêt. En sa compagnie, j'ai apprécié les plaisirs

de la motoneige et la beauté hivernale des paysages forestiers. Elle m'a appris à aimer le silence des espaces enneigés. La pêche blanche. L'hiver. Par la suite, j'ai partagé cette passion avec Suzon. Désormais la mal-aimée.

Début d'hiver. Avec Suzon, une randonnée sur les sentiers non balisés. À motoneige, sur le lac gelé. Il neigeait beaucoup. Les pétarades du moteur m'assourdisaient. Quand son engin a calé, mes oreilles bourdonnaient. Je ne distinguais aucun son. J'ai seulement eu le temps de voir deux bras qui s'agitaient et le capot de la motoneige qui s'enfonçait sous la glace. Un peu affolée, Suzon semblait rassurée par ma présence. La tête emmitouflée dans son bonnet de laine à peine sortie des glaces. Je m'étendis à plat ventre et, tranquillement, je m'approchai d'elle. Je lui lançai mon foulard rouge. Elle me fit un petit sourire nerveux en l'attrapant. Sans apparence de grande panique. Soudain, j'ai eu un flash. Dérangeant et confus. Un énigmatique clin d'œil de Bénédicte. Et son regard luisant de lubricité.

Sur un lac gelé, un drame humain se jouait dans l'espace d'un foulard. À un bout, Suzon s'agrippait au reste du monde. À l'autre, je tenais sa vie entre mes mains. C'est alors que j'ai eu un second flash. Cette fois, nettement plus délirant. Bénédicte toute nue, en compagnie de Karl, son moniteur de ski. Moment de forte stupeur. J'ai comme perdu la tête. Dans mon affolement, j'ai lâché mon bout. J'entendis alors un cri perçant. Sur le coup, j'ai cru que ce lamento lugubre émanait de mes propres entrailles. Bien vite, je me ressaisis. Ah ! Cet insupportable appel de détresse. Puis ce fut la chute dans l'insondable silence. Combien de temps cela a duré ? Aucune idée. Les yeux mi-clos, une immensité toute blanche m'encerclait. Pas une brise. Dans la transparence des eaux gelées, j'entrevis des couleurs fuyantes. Un serpent rouge, une masse bleue et un zigzag jaune. L'inéluctable bêtise.

« Mort accidentelle », conclurent les enquêteurs. Un mois plus tard, ma blessure est toujours vive. Un deuil difficile. La conscience encore à l'envers, je n'arrive pas à retrouver le sommeil. Le silence dans l'appartement est lourd. Je ne sais 49

pas pourquoi, l'envie me prend d'aller au bureau. J'arrive avant l'ouverture. J'ouvre la serrure. J'entre. J'entrebâille la porte capitonnée du petit salon. Sur le tapis, un couple nu. Bénédicte et Dave. Mon associé. Quelle horreur ! En pleine combustion, les fougueux amants n'ont rien entendu. J'ai refermé la porte. En douceur.

Je viens d'acheter un autre foulard rouge. Demain, je suis totalement libre. C'est le début d'une longue fin de semaine. Je vais faire une balade à motoneige, en compagnie de Bénédicte. Au retour, d'autres chemins de traverse sur les lacs gelés. Puis, les plaisirs de la pêche blanche. Comme la dernière fois, je ne chercherai pas à connaître l'état de la glace.